

Les mots d'ordre

Jean-Philippe Martel

Number 74, Fall 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, J.-P. (2018). Les mots d'ordre. *L'Inconvénient*, (74), 28–31.

LES MOTS D'ORDRE

Jean-Philippe Martel

Ce n'étaient pas mes meilleurs jours. Le printemps était déjà entamé, mais l'hiver n'avait pas l'air au courant, lui qui continuait de nous envelopper de sa pénombre. Pendant ce temps, le gouvernement se félicitait des augmentations qu'il venait d'accorder à des gens qui gagnaient presque dix fois mon salaire, tout en affirmant que, pour valoriser ma profession, il fallait essentiellement en durcir les conditions d'accès, en plus d'en subordonner la pratique à des principes comptables. À la maison, nous nous étions repliés sur ces gestes simples qui assuraient notre survie : faire l'épicerie, préparer les repas, manger ; laver et endormir les enfants ; torcher (surtout torcher). En mai, j'ai écouté mes étudiants dire ce qu'ils croyaient devoir dire pour réussir leur session, « penser par soi-même », « connaître l'histoire pour comprendre le présent », « vivre une vie pleine », alors qu'ils émaillaient ces discours d'expressions toutes faites qui les contredisaient, « s'adapter au marché », « dans l'ancien temps », « tout le monde est unique ».

Un matin, je me suis rendu compte que le prix de l'essence avait augmenté de vingt sous. J'ai vérifié sur Internet : ni guerre ni pénurie ne pointaient à l'horizon, rien. J'ai fait le plein quand même et roulé en direction du travail. Trois rues plus loin, une station-service offrait l'essence au prix de la veille. Une défaite, une autre. Mais je n'avais pas le temps de m'apitoyer : je devais laisser les enfants à la garderie, imprimer des documents que mes étudiants ne liraient probablement pas, préparer une réunion de comité (pour qui ? pour quoi ?). Mon garçon, dans la voiture, m'a demandé pour quelle rai-

son il devait toujours aller à la garderie. « Pour que papa et maman puissent travailler », j'ai répondu. Ensuite, il a voulu savoir pourquoi papa et maman devaient toujours travailler. « Pour que tu puisses aller à la garderie. »

À la maison, ce soir-là, le grand sautait partout et la petite pleurait tout le temps. Je la prenais dans mes bras et la ramenaï au salon, mais c'était difficile, elle se jetait à la renverse, le grand criait et la tension montait. Puis ma blonde nous a appelés et le grand a refusé de se laver les mains. Grosse crise. J'ai mangé en trente secondes, le ventre serré. Peu après, la petite a jeté son assiette de quinoa par terre. Maudit quinoa. C'est pas ramassable.

À neuf heures, dans le lit du grand qui tenait à cette journée comme si nous étions à Disney World ou dans un chalet en haut d'une montagne, j'ai pensé à l'époque où, sans enfants, j'entretenais encore une vie sociale, quelque chose comme des ambitions intellectuelles, une relation amoureuse.

•

J'ai grandi à Sherbrooke, au Québec, à une époque où les poivrons s'appelaient encore des « piments », et où les cantaloups étaient des fruits exotiques dont on parlait au féminin. C'est ma mère qui nous a élevés, mon frère et moi. Mon père habitait quatre cents kilomètres plus loin, à Hull, avec une autre femme. Nous le voyions une fin de semaine sur deux, que nous passions à jouer à la console de jeu vidéo, à regarder des films de guerre et à manger au restaurant. Ce partage des

tâches ne surprenait personne.

Aujourd'hui, quand je passe une journée seul avec les enfants, ma mère dit que « je les garde ». Quand je change une couche, ma belle-mère dit que « j'aide ». Quoi que je fasse (voire : quoi que je ne fasse pas), ce sera toujours mieux que mon père, toujours mieux que son père à elle aussi, qui ne changeaient jamais de couches ni ne faisaient les repas (sauf des crêpes ou du barbecue, des fois). C'étaient des pères pourvoyeurs, des pères joueurs. Pour le reste, des pères occupés. Le mien en particulier : un père absent. Et moi, probablement *un fils manqué*, comme le supposait un livre qui interrogeait alors *l'inconfortable condition d'homme*.

En ce temps-là, pas un jour, peut-être pas une heure ne passaient sans qu'on nous traite de tapette, ou que nous traitions quelqu'un d'autre de pédale ou de suceur de graines. La moindre plainte, la moindre requête étaient passibles d'insultes, de coups, ou des deux. Les réussites scolaires étaient aussi assez louches. Il y avait des sports de gars (le baseball et le hockey) et des sports de filles (la ringuette et le soccer), et des manières de les pratiquer qui pouvaient nous valoir de nouvelles injures (lancer comme une fille, frapper comme une tapette). Je me battais tout le temps. *Life is short, play hard*, disait ma publicité préférée (Reebok). Être un garçon n'était pas facile, mais au moins nous étions appelés à devenir des hommes, pas des filles ou des osties de tapettes. Un jour, on nous écouterait et nous pourrions occuper l'emploi de notre choix. *Be all you can be*, disait une autre pub (pour l'armée américaine). J'avais hâte.

C'est vers cette époque que les grands médias ont commencé à s'intéresser au sort des garçons à l'école, apparemment malmenés par un personnel féminin qui ne les comprenait pas. De plus en plus, il fallait nous laisser être ce que nous étions vraiment, des sociopathes. C'était à la fois exigeant et libérateur. Je me souviens aussi d'une étude qui établissait un lien entre la prévalence de l'homosexualité chez les garçons et le fait d'être élevé par une mère seule. Pour lutter contre ces tendances, on nous accordait presque tous les droits – lire : sur les plus faibles. Les plus forts, eux, décidaient de l'heure du bain et du coucher. Certains vivaient à quatre cents kilomètres de la maison et leur pouvoir était si grand qu'ils n'avaient même pas besoin de l'exercer.

Pendant des mois, des années peut-être, je me suis couché en espérant que la monoparentalité de ma mère n'aille pas tout gâcher en faisant de moi une tapette.

À treize ou quatorze ans, première blonde, l'impression d'une grande réussite : comme une petite victoire. Puis, aussitôt, un vertige : qu'allions-nous donc faire ensemble ? Presque toutes les filles que je connaissais étaient aussi nulles en hockey qu'en histoire de la Seconde Guerre mondiale. Elles se réunissaient pour se faire des tresses et pour parler de films qui ne m'intéressaient pas. Restait leur corps, cette chose belle et délicate, lointaine, que je n'osais pas approcher mais que j'avais désespérément envie de *désacraliser*.

Je me souviens aussi qu'il fallait toujours attendre qu'elle

soit prête – entendu que nous, les gars, l'étions toujours et comme fondamentalement (ce qui, d'une certaine manière, était devenu vrai).

La vie, pourtant, me semblait plus facile pour les filles : l'école, la séduction, le travail, elles n'avaient pratiquement rien à faire. Alors que je devais me plier en quatre juste pour me trouver une job de subalterne chez Toys'R'Us, Provigo ou Le coq rôti, elles finissaient toujours par se dénicher des emplois à pourboire, bien payés. Le pire, c'est que j'avais raison : les (belles jeunes) filles n'auront jamais de mal à trouver de mauvais emplois.

Notre premier enfant est né quelques semaines avant l'apparition du mot-clic #AggressionNonDénoncée. Dès notre arrivée à l'hôpital, j'ai senti le monde glisser sous mes pieds : je n'étais plus Jean-Philippe Martel, professeur, écrivain, amoureux de Marie-Ève R., etc., j'étais « papa ». En fait, l'infirmière chargée de remplir notre dossier ne m'adressait même pas la parole. Elle demandait : « En quelle année est né papa ? » en regardant ma blonde, qui ne savait qui, de son père à elle ou de moi, était visé par cette question. Ensuite, est-ce que papa va couper le cordon ? Est-ce que papa sait comment prendre un enfant ? Exactement comme si j'étais resté à la maison.

Ce n'était pas d'un bébé que ma blonde avait accouché, c'était d'un bébé et de la nouvelle personne que j'étais devenue, un auxiliaire un peu encombrant.

Pendant ce temps, sur les médias sociaux, de nombreuses femmes dénonçaient les compliments non désirés, les tripotages forcés et les viols dont elles avaient été les victimes dans le passé. Certaines, plus discrètes, se contentaient d'afficher leur solidarité en recopiant la formule sur leur mur Facebook. Peu importe le motif, peu importe le récit, elles étaient, dans mes propres réseaux, si nombreuses qu'il était difficile de les ignorer. La justice, de toute évidence, ne remplissait pas son mandat. Pourtant, de nombreux hommes (et même de nombreuses femmes, c'était assez déprimant) continuaient de parler du danger d'accuser des gens hors des circuits légaux ordinaires, des *hommes respectables* qui risquaient gros, des familles entières qui pouvaient être brisées. Et puis, où allions-nous si les femmes ne savaient plus recevoir des compliments ? Enfin, il y avait toutes celles – et elles paraissaient nombreuses – qui semblaient prêtes à passer à travers tout le processus judiciaire pour le simple plaisir de faire tomber un homme riche...

J'étais en congé de paternité (six semaines), encore que *congé*, dans ce cas, est un bien grand mot. J'ai quand même eu le temps de vérifier sur le site de Statistique Canada : cette année-là (mais encore aujourd'hui), seules cinq pour cent des agressions sexuelles avaient été dénoncées. Sur ce nombre, trois pour mille s'étaient soldées par une condamnation (rqcalacs.qc.ca).

Et, non, on ne peut pas *faire dire n'importe quoi aux statistiques*.

C'est à ce moment que j'ai commencé à me dire féministe. Avant, je croyais que le féminisme était compris dans l'humanisme, qui s'employait à faire une place à tout le monde, sans distinction d'âge, d'origine, de culture ou de genre. Mais, comme les moyens ordinaires de la justice ne suffisaient plus, les termes de l'humanisme avaient eux aussi cessé de remplir leurs promesses. Continuer de le nier me plaçait du côté de ceux qui exerçaient une domination, en gommant les revendications des femmes.

S'il n'y a plus de pain, qu'ils mangent de la brioche !

•

Lors du dépôt du dernier budget, pour « favoriser la conciliation travail-famille », le Parti libéral du Québec a annoncé une prolongation du congé de parentalité de un à deux ans, en parlant d'un « congé payé ». C'est, en réalité, le même congé qu'avant (entre cinquante-cinq et soixante-dix pour cent du revenu habituel), étalé sur deux ans plutôt qu'un. Si l'on considère la hausse du coût de la vie, c'est donc non seulement la division en deux d'un revenu déjà faible qui est offerte aux parents (surtout aux mères, soyons honnêtes) pour « favoriser la conciliation travail-famille », mais sa diminution. Sans doute, si les parents (les mères) n'en veulent pas, ils (elles) n'ont qu'à le refuser, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quel ministre libéral envisagerait ces mesures comme des moyens de favoriser sa conciliation travail-famille *à lui*.

•

Je parlais de loin, mais j'y arrivais. Il me semblait que le monde en général parlait de loin, mais y arrivait lui aussi. Je pensais à mon père, pour qui un repas n'était pas un repas s'il n'y avait pas de viande sur la table, et qui parlait des *hommes roses* (une expression de l'ancien temps) comme d'une catégorie d'hommes inférieure, tout juste bons à faire la vaisselle et à s'occuper des enfants, mais indignes d'attention sexuelle. Deux générations plus tard, mon fils mangeait du tempeh et du tofu avec appétit, sans le moindre regret pour le monde d'avant. Et, bientôt, ma blonde était à nouveau enceinte... Le monde changeait. Les mentalités changeaient. C'était possible. Il suffisait d'un peu de temps.

•

Notre deuxième enfant est née quelques mois avant l'apparition du mot-clic #MoiAussi. Cette fois, les camps étaient déjà bien rangés : les unes et les uns réclamaient un changement ; les autres évoquaient un nouveau type de censure, une chape morale comparable à celle que le clergé avait maintenue sur le Québec.

Ce n'était pas seulement mon regard sur ces questions qui avait changé depuis 2014 : c'était moi. Les blagues que j'avais déjà faites ne me semblaient plus drôles parce qu'elles transgressaient la limite du bon goût, elles étaient épaisses. Et celui qui les faisait me donnait maintenant l'impression de

l'être aussi, épais. Pourtant des gens continuaient de réclamer ce droit, et dénonçaient *une nouvelle ère de rectitude politique*. À les croire, depuis les affaires Rozon, Jutra et Weinstein, une atmosphère de répression morale pesait sur les créateurs. Triste réalité : les hommes, fussent-ils des producteurs ou des artistes mondialement reconnus, ne pouvaient plus exiger impunément des relations sexuelles de leurs employées ni violer de petits enfants. *On ne peut plus rien dire*, se défendaient-ils. Des gens sont morts pour la liberté d'expression, c'est vrai, mais ce n'était pas pour se moquer d'enfants handicapés ni pour inviter les victimes d'agressions sexuelles à se fermer la gueule.

Faire des dominants les victimes d'un renversement des positions traditionnelles semble la nouvelle méthode pour accéder au pouvoir, ou affermir encore sa puissance. C'est la stratégie qu'a adoptée Donald J. Trump pendant sa campagne électorale : prendre la défense des *angry white men*, alors que, si la position des hommes blancs s'est fragilisée au cours des dernières décennies, c'est principalement à cause d'hommes comme lui, qui ont construit leur fortune sur la précarisation économique et sociale des autres. C'est aussi la méthode employée par l'aile « identitaire » de certains partis politiques : présenter les migrants comme les grands gagnants du transit démographique mondial.

Récemment, un chroniqueur évoquait même *le bonheur d'être queer*, je n'en revenais pas. *Bonheur* : « état durable de plénitude, de satisfaction ou de sérénité, état agréable et équilibré de l'esprit et du corps, d'où la souffrance, le stress, l'inquiétude et le trouble sont absents » (Wikipédia).

Queer. Je me souviens d'avoir abordé la question avec ma blonde quand elle était enceinte de notre premier enfant : que ferions-nous si il ou elle devait naître avec les deux sexes, ou pas de sexe, ou un sexe bizarre ? Trancherions-nous à sa place ? Et si nous nous trompions de sexe ? Et si le « bon » sexe de cet enfant était d'en avoir deux ? ou pas du tout ? Dans le quartier où nous vivions à cette époque, il nous arrivait souvent de croiser un « enfant queer » avec le reste de sa fratrie (deux frères aînés « normaux ») et leur père, un peu plus âgé que moi. Tous les enfants portaient des souliers et un maillot de soccer ; ille aussi. En fait, ille ne se démarquait des autres que par ses cheveux longs et la jupe qu'il portait sous son maillot du FC Barcelone. Déjà à son âge (sept ou huit ans), dans les modules de jeu et sur les terrains de sport, les autres enfants l'évitaient. Une fois, j'ai même entendu une vieille dame dire « franchement », en passant à côté d'ille. J'ai pensé à tout ce qu'il aurait à endurer s'il continuait à faire du sport, au beau nom de *tapette* que nous nous envoyions constamment par la tête, quand nous fréquentions encore les gymnases et les terrains de jeu. Je n'avais pas beaucoup de mal, non plus, à imaginer ce qu'il vivrait au secondaire, bousculé-e par les gars dont ille serait forcé-e de partager les toilettes, regardé-e bizarrement ou insulté-e par les filles qu'il ne manquerait pas de croiser, incompris-e par la direction qui verrait dans sa demande d'une toilette neutre un « caprice ». Et le cégep ! Mon Dieu, le caractère si profondément grégaire des adolescents ! *Le bonheur d'être queer* ! Ce n'est peut-être qu'une formule littéraire, une manière de par-

ler, mais, en fin de compte, quel plus grand reproche peut-on faire à un homme ou une femme de lettres que celui de ne pas penser ce qu'il ou elle écrit ?

Après la dernière session, j'ai dû m'occuper des enfants tout seul, parce que ma blonde donnait des cours d'été. Six semaines « en intensif », payées selon les tarifs habituels de la formation continue, c'est-à-dire environ quarante pour cent du salaire ordinaire. Je me suis souvent demandé comment notre syndicat a pu laisser passer une telle chose, et comment le reste du Québec pouvait aussi accepter de sous-traiter l'éducation aux professeur.e.s les plus précaires du système. Puis, j'ai compris : personne ne s'attendait à ce qu'on traite les professeur.e.s comme des médecins (que nous éduquions pourtant comme les autres), parce que les profs *avaient la vocation*. C'était, traditionnellement, une job de femmes. Si l'école allait mal, il suffisait de resserrer l'étau.

C'est en tout cas en restant à la maison que j'ai découvert la campagne de sensibilisation de la SAAQ à propos de la présence des camions lourds sur les routes. Le premier segment montre une voiture qui coupe un semi-remorque, ensuite le plan change et on retrouve la voiture dans le fossé. « Vous ne faites pas le poids », dit une voix. La première fois que j'ai vu l'annonce, je me suis dit qu'en effet j'allais devoir faire attention : j'ai tendance à rouler très près des véhicules lourds sur l'autoroute. Mais le second segment est moins drôle : on y voit un camion de trente mille kilos immobilisé au coin d'une rue et un piéton de quatre-vingts kilos qui s'apprête à la traverser. Le piéton met un pied dans la rue ; le camionneur ne le voit pas et l'écrase. À la fin, on revoit le camion, qui pèse toujours trente mille kilos. Couché à l'hôpital, le piéton n'en fait plus que soixante-seize : il a perdu une jambe.

Fais ce que dois, défends les hommes blancs contre les étrangers et les queers, ne remets pas en question la présence de véhicules de trente mille kilos dans les rues des grandes villes. Si une femme prétend avoir été violée, c'est probablement qu'elle l'a cherché. Si un piéton perd une jambe, c'est assurément parce qu'il ne maintenait pas une distance sécuritaire entre un engin de trente mille kilos et lui. C'est la sélection naturelle, la loi du marché, le système judiciaire, la nouvelle Noirceur. Les gens élisent des chefs d'État qui gouvernent à coups de tweets haineux, défendent les vedettes accusées de viol et s'accrochent à des structures sociales dont la valeur principale consiste à leur faire croire qu'eux aussi pourraient un jour spolier le monde en toute impunité. C'était comme ça dans les années 1980 ; c'est encore comme ça aujourd'hui. *Just do it*, invitait la pub (Nike). J'ai cru que le monde changerait, j'ai même eu l'impression qu'il était déjà en train de changer, mais non. Tant pis. La tâche est noble, les adversaires non. Et j'ai l'habitude de me battre. ■

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD
VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS
SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT
LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ
À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS
TICARTTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE
QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES
QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT
JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS
TANGENCE VOIX ET IMAGES



sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA